



H. VAN WERVEKE, ---, in *Mélanges d'histoire  
offerts à Henri Pirenne*, 2, Brundel, 1926, p. 653-662

D-3h

## NOTE SUR LE COMMERCE DU PLOMB AU MOYEN AGE

par HANS VAN WERVEKE

Nous avons esquissé ailleurs les modes d'échange de certains produits qui ne sont propres qu'à quelques régions, tels le vin, le sel, l'huile <sup>1</sup>. L'intérêt que ces recherches présentent pour le haut moyen âge est particulièrement vif, car elles nous permettent de faire un peu plus de lumière sur ce qu'on a appelé "l'économie domaniale sans débouchés" de cette époque. Sur cette question l'accord est loin d'être fait. Il est même si peu fait qu'un érudit autrichien, M. Dopsch, a pu récemment, dans des études très documentées, nier l'existence de cette économie <sup>2</sup>. Nous sommes convaincu qu'il se trompe, mais le fait qu'il a pu sérieusement défendre pareille thèse, prouve que la théorie classique a besoin d'être appuyée sur des bases plus solides et sur des recherches plus pénétrantes qu'elle ne l'a été jusqu'à présent.

Évidemment M. Dopsch nous montre des marchands et du commerce. Il nous en montre même un peu partout. Seulement, que représentent ce commerce et ces marchands au regard de la totalité de la vie économique de l'époque? Une fois de plus il faudrait que l'historien disposât d'une méthode quantitative, qu'il pût *mesurer* les phénomènes pour pouvoir les apprécier à leur juste valeur. Tant que l'on se bornera de part et d'autre à citer les données qui corroborent les thèses respectives, sans pouvoir les mettre en balance, il n'y aura rien de fait.

Nous croyons que la méthode qui permettrait de se faire, de

1. *Comment les établissements religieux belges se procuraient-ils du vin au haut moyen âge?* (Revue belge de philologie et d'histoire, II, 1923, pp. 643-662).

*Les propriétés excentriques des églises au haut moyen âge* (ib., IV, 1925, pp. 136-141).

2. A. DOPSCH, *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolinger Zeit*, 2 vol., 2<sup>e</sup> éd. Weimar, 1922. Id., *Wirtschaftliche und Soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung*, 2 vol. Vienne, 1918-1920.



cette économie, une idée aussi adéquate que possible à la réalité consisterait à étudier séparément chaque produit, à déterminer les conditions de sa production, le degré de nécessité qui lui est propre et les modes de sa circulation.

Une observation préliminaire s'impose ici : plus une matière est commune, moins elle est appropriée à devenir un objet de commerce ou de circulation. Notre étude devra donc porter de préférence sur ces produits qui ne se rencontrent que dans certaines régions, mais qui sont un objet de nécessité pour tous les pays, ou encore sur des objets qui se présentent comme ayant un certain caractère de luxe, dont l'emploi peut n'être qu'intermittent, mais est dicté par la mode. A la première catégorie appartiennent le vin, le sel et l'huile. Nous avons établi que ces produits ne faisaient pas l'objet d'un commerce, mais d'une circulation : les églises se procuraient des domaines lointains situés dans les régions qui les produisaient, et elles les faisaient transporter vers les centres de leurs exploitations.

Nous nous proposons cette fois de prendre comme objet d'étude un produit de la seconde catégorie, notamment le plomb.

Les considérations qui précèdent ajouteront peut-être à ces brèves notes un intérêt qu'elles ne présenteraient pas si on envisageait le sujet isolément.

## I

Depuis l'antiquité le plomb a été employé en quantités assez considérables pour deux usages différents : la couverture des toits<sup>1</sup> et la construction de gouttières et de canalisations.

Zosime nous raconte que vers l'année 400 un palais de Constantinople, dont le toit était couvert de plomb, fut incendié<sup>2</sup>. Il est probable que, comme tous les autres détails de la construction, celui-ci était connu dans tout l'empire. Il subsista même lorsque ce dernier eut disparu en Occident. " L'on ne peut fouiller, dit Viollet-le-Duc, un édifice gallo-romain sans découvrir, dans les décombres, quelques débris des lames de plomb employées pour le revêtement des chéneaux et même des combles. "

La première mention que nous trouvons de cet usage dans l'Europe occidentale se rencontre dans la vie de saint Éloi : il y est dit que celui-ci construisit l'église de Saint-Paul à Paris et en

1. Pour le côté technique, voir VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1864, t. VII, pp. 209 sqq.

2. ZOSIME, V, 24.



couvrit le toit de plomb<sup>1</sup>. La seconde nous transporte dans l'une des régions qui produisent ce métal : Wilfrid (634/35-710), évêque d'York, fait recouvrir de plomb le toit de sa cathédrale, lors de la reconstruction de celle-ci<sup>2</sup>.

C'est surtout à l'époque carolingienne que les renseignements abondent. On constate que vers 808 l'église de Benediktbeuren<sup>3</sup> est couverte de tuiles de plomb<sup>4</sup>. En 829 la couverture de l'église de Charlemagne à Aix-la-Chapelle (*tegulis plumbeis tectam*) est partiellement arrachée par suite d'un tremblement de terre<sup>5</sup>. L'édifice avait été construit vers 787<sup>6</sup>.

Vers 834 Eginhard est en négociations au sujet de l'achat de plomb destiné à la couverture de l'église des Saints-Marcellin-et-Pierre de Seligenstadt<sup>7</sup>. Flodoard rapporte qu'en 845 Hincmar, l'archevêque de Reims, fit recouvrir de la même façon le toit de sa cathédrale<sup>8</sup>. Le même fait nous est rapporté à deux reprises pour l'église de l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, une première fois en 854, après que l'église de Saint-Pierre, dépendant de la même abbaye, eut été couverte l'année précédente de bois<sup>9</sup>, une seconde fois peu après 861, année au cours de laquelle l'abbaye fut dévastée par les Normands<sup>10</sup>. Deux lettres de Loup de Ferrières<sup>11</sup>, nous apprennent que cet abbé cherchait vers 847-855 à se procurer pour l'église de son abbaye du plomb destiné au même usage<sup>12</sup>.

Voilà donc cet emploi du métal constaté dans l'espace de quelques années à Benediktbeuren, Aix-la-Chapelle, Seligenstadt, Reims, Saint-Bertin et Ferrières. Que cela ne nous étonne point : la lettre d'Eginhard nous montre les abbés s'entretenant de la chose lorsqu'ils se rencontraient au palais de l'empereur<sup>13</sup>. On pourrait

1. *Vita Eligii episcopi Niviomensis* (M. G. H., Scr. rer. Mer., IV, p. 684). Saint Éloi vécut de 590 à 660. La *Vita* est du premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle.

2. *Vita Wilfridi I episcopi Eboracensis auctore Stephano* (M. G. H., Scr. rer. Mer., VI, p. 211)  
"Primum culmina tecti renovans artificiose plumbo puro detegens."

3. Oberbayern, Bezirksamt Toelz.

4. M. G. H., SS, IX, p. 216.

5. F. KURZE, *Annales r<sup>g</sup>ni Francorum* (M. G., Scr. rer. Germ.), 1895, anno 829.

6. M. G. H., *Epistolae merovingici et Karolini aevi*, t. I, p. 614, n<sup>o</sup> 81.

7. Einbartus (Folcon ?) abbat (Fontanellensi ?), M. G. H., *Epist.*, V, p. 127.

Seligenstadt, Hesse, prov. Starkenburg, Kreis Offenbach.

8. Flodoardi *Historia Remensis ecclesiae*, M. G. H., SS, XIII, p. 479.

9. B. GUÉRARD, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Bertin*. Paris, 1840, p. 93. M. G. H., SS, XIII, p. 479.

10. GUÉRARD, p. 109.

11. Arr. Montargis, dép. Loiret.

12. M. G. H., *Epist.*, VI, pp. 22-23.

13. M. G. H., *Epist.*, V, p. 127.



encore citer d'autres exemples : la chronique d'Hariulf raconte que dans la première moitié du x<sup>e</sup> siècle le plomb qui couvrait le toit de l'abbaye fut remplacé par un revêtement en bois<sup>1</sup>. Il est à présumer que la couverture métallique remontait au siècle précédent. En 954, lors de leur grande invasion en Lotharingie<sup>2</sup>, les Hongrois mirent le feu à l'église de Saint-Géry, dans le *sururbium* de Cambrai. Le plomb qui en recouvrait le toit, fondit, coula par terre et remplit les dépressions du sol<sup>3</sup>. L'édifice en question date sans doute de la fin du ix<sup>e</sup> siècle, car il avait remplacé une autre église dédiée à saint Géry et incendiée en 881 par les Normands<sup>4</sup>.

L'usage se conserva dans la suite. Il nous est attesté vers 1110 pour l'abbaye de Saint-Trond. A cette époque les plaques de plomb du monastère avaient été arrachées, soit par le vent, soit par des gardiens peu scrupuleux<sup>5</sup>. Plus tard on continua la construction d'une tour restée inachevée dans la même abbaye et on la couvrit également de plomb<sup>6</sup>. En 1127 les meurtriers de Charles le Bon, assiégés dans la tour de l'église Saint-Donatien de Bruges, arrachent le plomb dont le toit était couvert depuis fort longtemps (*antiquitatus*), afin d'en faire des projectiles<sup>7</sup>. L'abbé d'Andres, construisant en 1162 une entrée de pierre à l'exemple de celle qui existait à Saint-Bertin, la recouvre de plomb<sup>8</sup>. Le même métal est employé pour le toit de l'église dans la même abbaye lors de sa reconstruction en 1172<sup>9</sup> et pour celui de l'hôpital y élevé vers 1197<sup>10</sup>. Le fait est encore signalé pour l'église Saint-Jacques de Liège, au cours de l'abbatiat de Drogon, qui mourut en 1173<sup>11</sup>, et pour le donjon de Guines<sup>12</sup>, élevé entre 1169 et 1190<sup>13</sup>.

Enfin il y a quelques édifices de la même époque, pour lesquels

1. HARIULF, *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier* (V<sup>e</sup> siècle-1104), éd. F. Lot. Paris, 1894, p. 149.

Il faut admettre qu'il ne s'agit pas ici de l'église, car le chroniqueur raconte plus loin comment, lors d'un incendie, le plomb qui recouvrait celle-ci, fondit et coula par terre (p. 258).

2. Cf. EUG. DANIELS, *De Invallen der Hongaren. Hun groote Inval in Lotbaringen ten jare 954*. Antwerpen, 1926, blz. 138.

3. *Gesta Episcoporum Cameracensium*, I, c. 75 (M. G. H., SS, VII, p. 429).

4. *Annalis Vedastini*, M. G. H., SS., I., p. 519.

5. *Radulfi gesta abbatum Trudonensium*, M. G. H., SS, X, p. 290.

6. *Ib.*, p. 291.

7. GALBERT DE BRUGES, *Histoire du meurtre de Charles le Bon*, éd. PIRENNE. Paris, 1891, p. 71.

8. *Willelmi chronicon Andrensis*, M. G. H., SS, XXIV, c. 51, p. 706.

9. *Ib.*, p. 711.

10. *Ib.*, p. 724.

11. *Lamberti Parvi annales*, M. G. H., SS, XIV, p. 648.

12. Pas-de-Calais, arr. Boulogne-sur-Mer.

13. *Lamberti Ardensis historia comitum Gbisenensium*, M. G. H., SS, XXIV, p. 596.



il ne nous est resté que des témoignages beaucoup plus récents; il est cependant hors de doute qu'ils ont été couverts de plomb dès le début. C'est ainsi que dans la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle des comptes mentionnent fréquemment des réparations faites à la couverture du château des comtes de Gand<sup>1</sup>. Des renseignements analogues nous sont parvenus pour l'abbaye de Saint-Bavon<sup>2</sup>. Son église, démolie sur l'ordre de Charles-Quint, dans le but de permettre la construction du château des Espagnols, remontait probablement au xi<sup>e</sup> siècle, à en juger d'après le type archaïque auquel elle appartenait.

De même que l'usage de couvrir les toits de plomb la construction de canalisations faites en ce métal remonte à l'antiquité<sup>3</sup>. Il en existait à Plombières-les-Bains<sup>4</sup>; elles servaient à amener les eaux minérales de cette localité, qui leur doit d'ailleurs son nom. Les textes sont rares pour le moyen âge. Nous savons cependant que la maison du comte de Flandre à Bruges était munie en 1127 de conduites de plomb qui amenaient l'eau des toits<sup>5</sup>. L'abbaye des Dunes fut pourvue en 1203 d'une canalisation construite en ce métal et permettant d'amener l'eau dans les différents ateliers du monastère<sup>6</sup>. Le clocher de la cathédrale de Téroouanne paraît avoir été muni de tuyaux de descente en plomb<sup>7</sup>, ainsi que Saint-Ouen de Rouen, Notre-Dame de Boulogne et l'église de Howden (Yorkshire).

1. Par exemple : *Archives générales du royaume. Comptes en rouleaux. XXIV. Compte du 18 octobre 1365 au 18 février 1366* : " Item pour rappareiller la couverture de plomb pour la grant maison ou chasteel, pour plomb, soudaire et eslain et le mestrie pour tout faire dou command Monseigneur,, II lb. XII s. gr. "

2. *Archives générales du royaume. Chambre des comptes n° 26656 (1551, 27 octobre — 1552, 20 octobre)* :

F° 38 v° : *A Jacques Maupetit et Adam Achere... pour avoir abbattu et mis jus le cœur et la chapelle de Nostre Dame eslant audict Chasteau (des Espagnols)... assavoir avoir mis jus tout le plomb de la couverture dudit cœur...*

*Archives de la ville de Gand. Saint-Bavon, procès, Ham, n° 160 (vers 1543)* :

*Remonstrant et supplient en toute humilité et révérence voz tres humbles et tres obéyssans orateurs les abbés, doyen et chapitre de l'église Saint Bavon...*

*... Appartient à ladicte église en dedans ledict pourpris premièrement, le corps d'une belle et somptueuse église bien désordé, érigée et ediffiée, couvert en partie de plomb...*

3. DAREMBERG-SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, IV (1), p. 515 (*plumbum*). PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopaedie der classischen Altertumswissenschaft*, III, p. 562 (Blei).

4. Dép. Vosges, arr. Remiremont.

5. GALBERT, éd. PIRENNE, p. 68.

6. C. DE VISCH, *Compendium chronologicum Beatae Mariae de Dunis*. Bruxelles, 1660, p. 50 (éd. DE BUDT).

7. *Manuel d'archéologie française*, I, C. ENLART, *Architecture religieuse*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1916, p. 626. L'auteur ne cite pas de textes, mais a sans doute utilisé une source relative à la démolition de l'église sur l'ordre de Charles-Quint en 1553.



Le plomb a sans doute trouvé beaucoup d'autres applications, mais les textes que nous venons de citer suffiront pour permettre la conclusion que pendant tout le haut moyen âge, ce métal était employé en quantité considérable dans la construction de monuments religieux et même de demeures seigneuriales. La chose est particulièrement frappante pour toute la région située entre la Seine et la Meuse.

D'autre part il est du plus haut intérêt de constater que des gisements de plomb ne se rencontrent pas sur ce territoire. Examinons donc d'où venait ce métal et dans quelles conditions on se le procurait.

## II

Dès l'antiquité, l'Angleterre a été l'un des principaux pays producteurs de plomb. La Cornouaille et le pays de Galles, si riches en minéraux, en fournissaient dans les comtés actuels de Somerset, Shropshire et Flintshire. On en extrayait cependant aussi beaucoup dans le sud-ouest du Yorkshire et surtout dans le centre du Derbyshire, peut-être aussi déjà dans le sud du Northumberland<sup>1</sup>. La plupart de ces mines appartenaient à l'État. Il est clair, comme nous le verrons plus loin, qu'elles ont continué à être exploitées dans la suite, mais nous ne savons pas par qui.

La principale région productrice de plomb après l'Angleterre était l'Eifel: dans l'antiquité on en extrayait à Commern, Mechernich, Keldenich, près de Bleialf (Schneeeifel), on en trouvait en outre près de Bernkastel sur le cours moyen de la Moselle, près d'Ems, et de Nassau sur la Lahn, près de Baden-Baden dans la Forêt Noire<sup>2</sup>. Si ces exploitations ont pu garder quelque importance pendant le moyen âge, il n'en est pas moins certain qu'au XI<sup>e</sup> siècle encore le marché de la région rhénane même leur était disputé par le plomb anglais<sup>3</sup>.

Pour l'époque de Charlemagne il est en tout cas établi que le plomb était exploité dans certains domaines impériaux. C'est ce qui résulte du passage suivant du *Capitulare de villis*: "*ut unusquisque index per singulos annos... quid de ferrariis et scrobis, id est fossis ferrariis vel aliis fossis plumbariciis... habuerint... nobis notum faciant*"<sup>4</sup>.

1. F. HAVERFIELD, *The Roman occupation of Britain*. Oxford, Clarendon Press, 1924, pp. 255-256.

2. K. KRETSCHMER, *Historische Geographie von Mitteleuropa* (VON BELOW-MEINECKE, *Handb. der Mittelalt. u. Neueren Geschichte*). München-Berlin, 1904, p. 157.

3. K. LAMPRECHT, *Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter*. Leipzig, 1886, II, p. 330.

4. C. 62. BORETTUS-KRAUSE, *Capitularia regum Francorum* (M. G. H.), I, p. 88.



## III

Fort peu de textes nous disent ou même nous laissent deviner comment le plomb parvenait du lieu d'origine à l'endroit où il était utilisé.

Une formule, reproduisant une lettre écrite entre le 28 juillet et le 15 août 810 par un abbé se rendant à une assemblée qui devait se tenir à Mayence, contient le passage suivant : " *de plumbo [autem] et materiamine similiter demandate, qualiter navigio iuxta voluntatem [vestram de] sancto illo usque ad locum, ubi Signa confluit in mare, nos ita adducere [possimus]* <sup>1</sup>... ". Nous ne connaissons ni le destinataire, ni l'abbé qui se charge de transporter le plomb. *Signa* peut s'interpréter le plus aisément par *Sequana*, la Seine. Il est en tout cas évident que le métal est transporté par mer et que le navire aborde à l'embouchure d'un fleuve du continent. On ne peut songer qu'à l'Angleterre comme pays d'origine. Le prélat qui a besoin du plomb semble l'avoir fait acheter sur place par un monastère d'Angleterre (*Sancto illo*), et c'est un abbé en route vers le continent qui se charge de veiller sur le transport. Nous ne voyons donc ici ni marchands, ni commerce organisé.

Une lettre de Loup de Ferrières, écrite entre 847 et 855, donne les mêmes renseignements, mais d'une manière plus précise. Ayant besoin de plomb pour couvrir le toit de l'église de Saint-Pierre à Ferrières, il demande à un ami d'amener le roi Aedilufus à lui faire don d'une certaine quantité de ce métal, et de le faire envoyer ensuite à Étaples, l'ancien *Quentovic*, à l'embouchure de la Canche<sup>2</sup>. Le lieu d'origine est le même que celui que nous avons admis tantôt. Ici non plus on ne se procure pas le plomb par la voie du commerce. Ici encore un personnage étranger à l'abbaye doit amener la marchandise jusqu'à l'embouchure d'une rivière du royaume franc.

Reprenons maintenant la lettre d'Éginhard citée plus haut. Le biographe de Charlemagne travaille vers 834 à la construction de l'église des Saints-Marcellin-et-Pierre de Seligenstadt. Précédemment, étant au palais avec le destinataire de la lettre, il lui a parlé de la couverture de plomb qu'il comptait faire mettre sur le toit. On s'était mis d'accord pour une somme de 50 livres à y affecter. Le destinataire — l'éditeur croit qu'il s'agit peut-être de

1. M. G. H., *Formulae Mer. et Kar. aevi* (*Formulae collectionis sancti Dyonisii*), p. 505.

2. M. G. H., *Epist.*, VI, p. 23.



l'abbé Folcon de Saint-Wandrille — s'était chargé d'acheter le plomb<sup>1</sup>. Les conditions dans lesquelles Éginhard est obligé de se le procurer sont sensiblement les mêmes que dans l'exemple précédent; seulement il achète le métal au lieu de se le faire donner. Reste à déterminer le pays d'origine: il ne peut être question des bords du Rhin qui sont trop à proximité pour qu'Éginhard soit obligé de charger un ami lointain de négocier l'achat. Mais cela est-il admissible? Les mines allemandes étaient-elles si peu exploitées à cette époque qu'on ait dû recourir au plomb anglais? Cela paraît impossible, mais un texte — de la fin du x<sup>e</sup> siècle il est vrai — nous le dit en propres termes. En effet l'abbé Gozpertus de Tegernsee (982-1001) écrit à un inconnu (*dilecto fratri filioque carissimo*) les lignes suivantes: "... rogamus nobis transmitti aliquantum cupri, stagni sive etiam plumbi... His enim omnibus exhauste sunt nostre patrie civitates, nec ullo pretio aliquid istiusmodi possumus comparare<sup>2</sup>".

Le texte est clair: le Sud de l'Allemagne n'est pas en état de subvenir aux besoins en fait de cuivre, d'étain ou de plomb. Le pays où le destinataire est prié de s'en procurer ne peut être que l'Angleterre: le fait que l'étain, qui ne se rencontre guère que dans la Cornouaille, est également demandé, le prouve abondamment. Les conditions dans lesquelles l'abbé de Tegernsee veut se procurer les métaux ressemblent à celles que nous avons vues plus haut: le plomb est acheté par l'intermédiaire d'un ami qui se charge de l'envoyer de l'Angleterre vers le continent (*transmitti*).

La même association du plomb et de l'étain nous permet de croire que le plomb des nombreux revêtements cités pour l'abbaye d'Andres provenait de l'Angleterre (fin du xii<sup>e</sup> siècle)<sup>3</sup>.

Enfin un texte relatif à la cathédrale de Coutances attire encore une fois notre attention sur ce pays: lorsque l'évêque de cette ville veut, vers 1091, faire faire certaines réparations à son église, il fait venir dans ce but un *plumbarius* anglais nommé Brismetus<sup>4</sup>.

C'est au xiii<sup>e</sup> siècle que les premières traces d'un véritable commerce de plomb se rencontrent. Une charte d'Adolphe I<sup>er</sup>, arche-

1. C'est ainsi du moins que nous interprétons le texte (M. G. H., *Epist.*, V, p. 127): "... et confluit inter nos de plumbo emendo contra precium quinquaginta librarum... Proinde precor benignitatem tuam, ut me de eodem plumbo emendo per litteras tuas digneris facere certiore, ut scire valeam, si aliquid inde adhuc inchoatum est.

2. M. G. H., *Epistolae selectae*, III, p. 50.

3. *Willelmi cronicon Andrensis*, M. G. H., SS, XXIV, p. 724.

4. V. MORTET, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles* (Collection de textes, Alphonse Picard, Paris, 1911), p. 75.



vêque de Cologne (1203), confirmant des droits antérieurs d'un siècle, nous apprend que des marchands de Dinant s'en allaient avec des chariots chercher du plomb à Cologne<sup>1</sup>. Au siècle suivant on constate également une importation en Flandre par l'intermédiaire de marchands de la Marche allemande, spécialement des bourgeois de Stendal<sup>2</sup> et de Salzwedel<sup>3</sup>. En 1236 en effet le comte Adolphe IV de Holstein abaisse le tonlieu que ceux-ci doivent payer à Hambourg pour le plomb ou l'étain<sup>4</sup>. Il est probable que ce plomb venait du Harz, de la Saxe ou de la Bohême. Peut-être est-ce ce texte qui a amené M. Enlart à dire que l'on importait le plomb du Danemark<sup>5</sup>.

## IV

Depuis l'antiquité, le plomb n'a cessé d'être une matière d'usage fréquent dans toute l'Europe occidentale. La production de ce métal était plus localisée encore que celle du vin ou du sel. Cependant on ne pouvait recourir aux méthodes que l'on avait mises en œuvre pour se procurer ces produits-là. On ne voit pas très bien comment des abbayes, des seigneurs laïques auraient pu obtenir une part dans l'exploitation d'une lointaine mine de plomb, comme ils le faisaient pour un vignoble ou une saline. Aussi bien le besoin qu'ils pouvaient avoir de ce métal n'était-il qu'intermittent. Il ne restait donc suivant les circonstances qu'à se le faire donner en présent, par quelque roi anglo-saxon par exemple, ou à l'acheter de ses propres deniers<sup>6</sup>. Mais nul courant de commerce ne l'apportait au lieu où il devait être utilisé, nulle classe de marchands ne se chargeait de le livrer. Ce n'est pas que les relations entre l'Angleterre, principal pays producteur, et le continent ne fussent pas fréquentes. Du temps d'Alcuin par exemple, ainsi qu'il résulte de sa correspondance, des religieux traversaient souvent la mer et se chargeaient d'amener des présents, qu'on leur avait confiés<sup>7</sup>. On peut aisément se les figurer veillant sur le plomb destiné à l'une ou l'autre abbaye

1. *Hansisches Urkundenbuch*, I, n° 61, pp. 31-32.

2. Prusse, Regierungsbezirk Magdeburg.

3. *Id.*, *id.*

4. *Hans. Urk.*, I, n° 277, p. 92 : "*item de septem last plumbi vel stami unam marcham argenti dabant. Hec omnia, sicut prescriptum est, dabantur, si de Hammenborch ad vendendum in Flandriam vel alias deducuntur.*"

5. *Manuel d'archéologie*, I, 2<sup>e</sup> éd., p. 91. Il ne cite pas de sources.

6. Vers 1110 l'abbé de Saint-Trond affecte des revenus spéciaux à l'achat de plomb destiné à couvrir le toit du monastère. Lorsque celui-ci sera entièrement payé, les revenus seront affectés au cellier des frères. *Rodulfi gesta abbatum Trudonensium*, M.G. H., SS, X, p. 287.

7. M. G. H., SS., Epist., IV, *passim*.



et en assurant le transport jusqu'à l'un ou l'autre port du continent, où les chariots de l'abbaye venaient le prendre.

Il y a donc là, si l'on veut, un mince commerce. Cependant il est si exceptionnel, si peu organisé, que son étude tend plutôt à confirmer en nous la croyance à la réalité de cette économie domestique sans débouchés, dont on a voulu contester l'existence.

En effet ce commerce emprunte ses formes mêmes à l'économie avec laquelle il semble en contradiction. Le transport du plomb d'Angleterre vers l'abbaye qui l'avait acheté comportait nécessairement un trajet en partie par mer et en partie par terre. On faisait usage des embarcations qui n'ont jamais cessé de transporter les voyageurs, et notamment les pèlerins, au delà de la Manche. Sur terre c'étaient les serfs de l'abbaye qui étaient chargés du transport, et l'on trouve ce service soigneusement réglementé dans les polyptyques. Dans aucun des deux cas nous ne trouvons un trait caractéristique d'une économie basée sur le commerce. Toute trace de marchands fait d'ailleurs défaut.